

LES TROIS TABARKA¹

Une nouvelle de Thérèse Fournier

Pour Monique Longestay ²

De ma maison de Nueva Tabarka, sur la côte espagnole, en l'an de grâce 75 du siècle dix-huitième, alors que j'entends sonner les cloches de notre église, je voudrais témoigner par ces lignes du souvenir de mes compagnons de Tabarka, sur ces lointaines côtes du nord de l'Afrique.

Notre communauté, composée en majorité de Génois et de Ligures, vivait en terre musulmane depuis deux siècles.

Dans la nature capiteuse de l'île de Tabarka, île en forme de chameau collée au continent africain, une poignée de pêcheurs de *corallium rubrum*, ou corail rouge de Méditerranée, avaient fait naître une petite ville à l'ombre de son clocher.

De la côte africaine à l'île toute proche, une population rude et colorée, qui répondait à la voix d'Allah, côtoyait une autre population rude, de travailleurs des mers invoquant le nom de Dieu, mais surtout de la Vierge Mère, Bonté, Infinité de l'amour qui n'attend rien en retour et se donne. Sainte Marie, mère de Dieu, qui protégez notre île !

Arc-boutés à huit ou dix autour du cabestan qui remontait les faisceaux de filets entremêlés de branches de corail des « pointus », ou barques de corail, les hommes, épuisés, affamés après des jours dans l'atmosphère marine, laissaient tressaillir au fond d'eux la magie de la beauté à la vue des branches rouges, écartées comme des mains et luisantes d'eau, déchargées sur le pont du navire.

Mais en ce début du siècle dix-huitième, le grand Lomellini se désintéressa de notre communauté. Lomellini ne payait plus. Ceux d'entre nous qui ne travaillaient pas pour la « Compagnie » n'avaient plus droit de se marier. Notre société fut minée par un mal profond.

Environ trois cents personnes décidèrent d'aller former des communautés parmi les Maures, où il ferait meilleur vivre. Certains devinrent vendeurs de vin à Bizerte, Béja ou Tunis.

Un autre groupe de familles – plusieurs centaines de personnes qui s'étaient mises en contact diplomatique avec le roi de Piémont-Sardaigne – s'était vu attribuer un morceau de terre allongé, d'une quinzaine de kilomètres de long, au sud-ouest de la Sardaigne : l'île de San Pietro, où ils fondèrent le port de Carloforte, orgueil de Gênes et du corail.

Tabarka vivait son chant du cygne. Les familles se rapprochaient ou se séparaient au gré des alliances, provoquant déchirements, inimitiés, rancœurs. Finalement nous fûmes amputés de cinq cents membres de notre communauté. Lorsque, par un matin de brume profonde porteuse de mauvais présages, Younès planta ses forces aux pieds de notre forteresse. Nous résistâmes bien, d'aucuns moururent braves au combat – nous devînmes esclaves.

Une troupe de neuf cents, par terre puis par mer, rejoignit le bagne de Tunis où les plus habiles finirent au service des riches de la ville. Trois cents hommes restèrent sur place et participèrent à la construction du nouveau fort Jédide – ils furent enterrés au pied de ses murailles. Plus de cent corailleurs étaient en mer au moment de l'attaque de Younès. Dans le brouillard rouge de flammes, ils devinèrent l'assaut de la forteresse, eurent tout juste le temps de faire demi-tour et de naviguer vers le comptoir français de La Cale, où ils remplacèrent sans mal les corailleurs provençaux. Cependant que le Raïs de Bône réclamait les corailleurs tabarkins de La Cale pour la couronne d'Alger. Quarante-quatre furent capturés, ainsi que cinq précieuses caisses de corail. Je faisais partie des neuf cents envoyés au bagne de Tunis. Plus de cent avaient péri en route. Dès novembre 1741 nous fûmes regroupés à la Manouba, grappes d'humains à bout de forces, sales, incapables de lutter, parmi lesquels le seul gouvernement véritable était celui de Dieu. Rapidement, sous le commandement de nos prêtres, nous retrouvâmes la dignité. Nos femmes se remirent à laver le linge, à nourrir hommes et enfants. Si bien que les Tabarkins libres, ceux qui avaient fui les brimades de Lomellini avant l'arrivée de Younès et avaient créé les communautés libres de Bizerte, Béja et Tunis, rejoignirent notre groupe à la Manouba. Les retrouvailles furent chaleureuses. Ils apportèrent vin, nourriture, onguents. Mais le Bey de Tunis prit peur et leur donna quarante jours pour quitter le territoire.

Un groupe d'une centaine de Tabarkins libres rallia l'île de San Pietro, qui avait été

attribuée quelques années plus tôt par le roi de Piémont-Sardaigne. Les autres tombèrent en esclavage.

À San Pietro florissait la communauté de Tabarkins que protégeait le statut en dix-sept articles du roi de Piémont-Sardaigne. Ils recevaient des vivres pendant deux ans après leur arrivée et des semences pendant trois ans ; ils bénéficiaient du prêt d'outils agricoles, du droit de pêche au corail, du permis de faire la course et devaient défendre le village.

J'étais devenu représentant de la communauté de Tabarkins esclaves de Tunis. Vers 1750, au bague, nous eûmes la visite d'ecclésiastiques. Je leur racontai le difficile quotidien d'esclaves en terre maure. J'attirai leur attention sur ceux, pleins de morgue, sans mœurs et sans religion, qui s'intégraient à la population locale. En ces temps, Charles III, roi d'Espagne, qui menait une politique de repeuplement de nouveaux territoires, s'émut de notre sort. En l'an 68 de notre siècle, trois cent neuf d'entre nous furent rachetés.

Le 19 mars 1769, après cinq jours et cinq nuits de navigation en pleine tempête, nous accostâmes aux côtes chrétiennes de Carthagène. Carthagène ! Terre du Christ ! À peine débarqués nous embrassâmes cette terre et rendîmes grâce à la Sainte Vierge, ô Mère, ô Marie, ô l'Immaculée, qui dans son extrême bonté nous avait envoyé sa protection ! Charles III nous avait donné l'îlot de San Pablo, à onze milles des côtes. En l'an 70 de notre ère, nous posâmes la première pierre de la tour.

Aujourd'hui, en cette fin du siècle dix-huitième, alors que j'entends sonner les heures à l'église de Nueva Tabarka, moi, Giovanni Mendrice, citoyen libre en terre chrétienne, je souhaitais témoigner du souvenir de mes frères tabarkins.

Inédit – Droits réservés

1) Trois îles de Méditerranée occidentale formant un vaste triangle : la Tabarka originelle ; l'île de San Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne avec le port de Carloforte ; et, à onze milles au large des côtes espagnoles d'Alicante, sur l'ancienne île de San Paolo, le port de Nueva Tabarka.

2) Archéologue et présidente de la fondation « Le pays vert », Monique Longerstay s'efforce de faire émerger l'histoire qui lie le nord de l'Afrique à nos côtes européennes.